

Eva Lavric (Vienne)

**La référence nominale: malentendus
et compréhension**

SEPARATA DE

Actas do XIX Congreso Internacional
de Lingüística e Filoloxía Románicas

Universidade de Santiago de Compostela, 1989

Publicadas por Ramón Lorenzo

I

Sección I. Lingüística Teórica e Lingüística
Sincrónica

FUNDACIÓN "PEDRO BARRIÉ DE LA MAZA, CONDE DE FENOSA"
A CORUÑA, 1997

La référence nominale: malentendus et compréhension

Eva Lavric

(Université d'économie de Vienne)

Issu d'une étude sur les ambiguïtés référentielles, le titre de cette étude est lui-même ambigu. Un premier sens que l'on pourrait lui donner –et ce ne sera pas, évidemment, celui que l'on finira par retenir–, c'est celui d'une recherche théorique: le problème tant discuté de la référence nominale aurait été mal compris jusqu'à présent et il s'agirait d'élucider les malentendus qui s'y réfèrent pour élaborer une théorie qui nous donnerait enfin une compréhension plus juste et plus approfondie du phénomène. Donc, dans la longue liste des théories de la référence nominale, une nouvelle théorie qui se voudrait supérieure à toutes les autres.

Je ne prétends pas ne pas avoir cette ambition. Aussi ai-je élaboré récemment, à partir du problème de la détermination, une *théorie de la référence nominale* qui me paraît plus adéquate, plus pertinente que d'autres¹ pour expliquer d'une manière simple et unifiée les types de détermination définie, définie générique, indéfinie et indéfinie générique.

Cette théorie sera exposée en détail dans un article à paraître dans le prochain numéro de la *Zeitschrift für romanische Philologie* (Lavric, 1989a) et je me contenterai d'en annoncer ici les grandes lignes.

I. De la référence nominale.

La référence nominale² se ferait donc, selon moi, en quatre phases successives (cf. schéma 1), phases qui ne correspondent pas forcément à une succession psycholinguistique, mais à des nécessités théoriques d'explication ainsi qu'à une exigence de simplicité maximale.

La question de départ était celle de déterminer avec précision *l'incidence de la détermination dans le processus de référence*³. Pour trouver la signification des déterminants défini ou indéfini⁴, il faut savoir d'abord à quoi cette signification se rapporte; ou pour employer un terme technique, il faut savoir quel est l'"articulat", la partie de la phrase nominale à laquelle le déterminant 'se rapporte'. Si l'on dit par exemple que le défini signifie la totalité, il faut indiquer de quelle totalité il s'agit, c'est-à-dire quelles opérations ont déjà été effectuées dans le processus de référence, au moment de l'incidence du déterminant, pour restreindre l'ensemble des référents possibles.

Deux questions qui se posent dans ce contexte avec acuité, ce sont d'une part celle des *épithètes* et des *appositions*, et d'autre part celle des *restrictions anaphoriques et situationnelles*. En d'autres termes: Premièrement, le déterminant 'se rapporte-t-il' au substantif tout seul ou au substantif avec toutes ses épithètes? Et deuxièmement, ce substantif, au moment de l'incidence du déterminant, doit-il être considéré tel qu'il se trouve dans le lexique, ou bien enrichi de tous les rapports contextuels et situationnels, qui restreignent considérablement le nombre de ses référents possibles? Et enfin troisièmement (et cette troisième question résulte immédiatement de la combinaison des deux premières), l'anaphore et les restrictions déictiques se rapportent-elles à un substantif 'nu' ou à un substantif enrichi d'épithètes, de subordinées relatives, etc.?

Nous venons de déterminer, dans le processus de référence, au moins trois éléments, trois phases qu'il s'agit de classer par ordre d'incidence successive, et l'ordre choisi influencera l'idée que l'on se fera de chacun de ces phénomènes. Ce sont:

– *Les épithètes et tous leurs équivalents*, dont la signification s'ajoute (pour ainsi dire) à la signification du substantif.

– *Les relations anaphoriques et déictiques*, qui restreignent l'ensemble des référents possibles.

– Et finalement, *les déterminants défini et indéfini*, avec le problème de l'explication de la lecture générique de chacun de ces déterminants.

Sans pouvoir entrer ici dans les détails de l'argumentation, je présenterai l'ordre que j'ai adopté, tout en indiquant brièvement quels sont les avantages d'une telle conception.

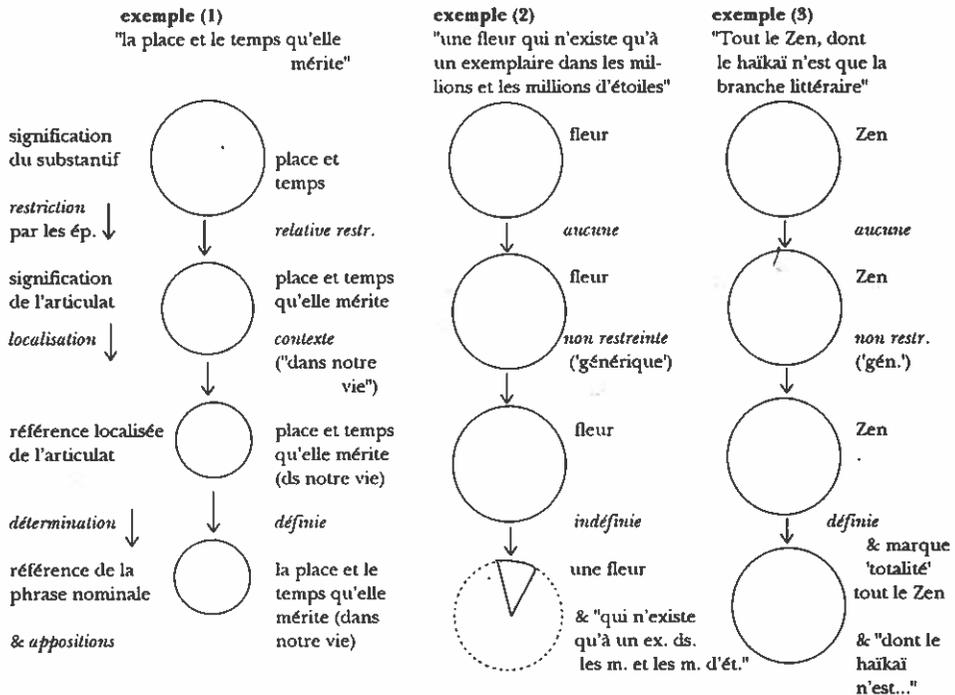
Le schéma suivant (schéma 1) donne une vue d'ensemble du processus de référence nominale tel que je le conçois; le schéma 2 illustre les phases du processus de référence à l'aide de quelques exemples concrets, les cercles de plus en plus petits vers le bas du schéma figurant l'ensemble des référents possibles, qui se restreint de plus en plus au fur et à mesure que l'on s'approche de la référence réelle.

Schéma 1: Les phases de la référence nominale

1 ^e étape	<i>signification</i> (= référence virtuelle) <i>du substantif</i>
1 ^e transition	restriction par l'action de la signification des <i>épithètes et équivalents d'épithètes</i>
2 ^e étape	<i>signification de l'articulat</i> (= de la PN moins le déterminant et moins les appositions)
2 ^e transition	restriction (ou non) par l'action de la <i>localisation</i> de la référence (anaphore, déixis, localisation non restreinte)

- 3^e étape *référence virtuelle localisée de l'articulat* (ensemble de référents possibles)
- 3^e transition *détermination* définie ou indéfinie
- 4^e étape référence réelle
- 4^e transition indications complémentaires sur le ou les référent(s) fournies par les *appositions et équivalents d'appositions*

Schéma 2: Exemples⁵



- (1) [La sensualité] a-t-elle dans notre vie la place et le temps qu'elle mérite? (Servan-Schreiber, 1983, p. 108).
- (2) Si quelqu'un aime une fleur qui n'existe qu'à un exemplaire dans les millions et les millions d'étoiles, ça suffit pour qu'il soit heureux quand il les regarde (Saint-Exupéry, 1981, p. 26).
- (3) Tout le Zen, dont le haïkai n'est que la branche littéraire, apparaît ainsi comme une immense pratique destinée à *arrêter le langage* (Barthes, 1970, p. 97).

La première étape est celle du *substantif* tout court, du substantif 'nu', tel qu'il se trouve dans le lexique, avec tous les référents possibles qui sont

liés à sa signification strictement lexicale (c'est ce que Milner, 1978, p. 26, appelle la "référence virtuelle" du substantif).

Nous verrons que l'ensemble des référents possibles, qui est encore très vaste dans cette première étape, se restreindra au fur et à mesure au cours du processus de référence, pour ne plus comprendre, à la fin du processus, que le ou les référent(s) réel(s) de la phrase nominale en question.

La première restriction, selon moi, sera due aux *épithètes* et à tout ce qui est *équivalent* à une épithète. Elle intervient en premier parce que nous restons avec elle à un niveau strictement sémantique. Il faut préciser évidemment ce qui sera considéré comme une épithète ou un équivalent d'épithète, et distinguer les épithètes des appositions. On peut partir pour ce faire de tout ce qui a été dit et redit au sujet des subordinées relatives restrictives et non-restrictives⁶. Une épithète ou un équivalent d'épithète, c'est tout ce qui est équivalent à une relative restrictive (cf. Seiler, 1960, pp. 19-34 et Raible, 1972, p. 102), puisqu'il n'y a que les relatives restrictives qui restreignent, comme leur nom l'indique, l'ensemble des référents possibles. Les relatives non-restrictives et leurs équivalents, les appositions, n'affectent en aucune manière l'ensemble des référents possibles et n'interviennent donc pas dans le processus qui conduit à l'identification du ou des référent(s) réel(s) à partir d'ensembles de plus en plus restreints de référents possibles.

(Relatives non-restrictives et appositions apportent des indications supplémentaires facultatives sur le ou les référent(s) et interviennent donc à un niveau qui correspond à celui de la sémantique de la phrase. C'est pourquoi elles ne sont mentionnées dans mon schéma que pour ainsi dire 'en appendice', cf. 4^e transition).

Nous en sommes donc toujours à la première restriction, due aux épithètes et qui a pour résultat une signification lexicale globale de l'articulat -c'est-à-dire de toute la phrase nominale moins le déterminant et moins les appositions-, à laquelle correspond un certain ensemble, encore assez vaste, de référents possibles⁷.

La prochaine étape, peut-être décisive, est celle que j'appellerai la *localisation*. Avec elle, le syntagme nominal s'intègre dans une situation, dans un contexte. Elle englobe les phénomènes qui ont été étudiés sous le nom d'anaphore, de cataphore, de déixis au sens le plus large, sous toutes leurs apparences possibles et imaginables. Les phénomènes de localisation, ce sont tous les phénomènes par lesquels l'ensemble des référents possibles se restreint sous l'influence d'un contexte ou d'une situation: anaphore stricte ou induite, déixis manifeste, mais aussi ancrage situationnel très global⁸, au sens où, par exemple, une référence à *la lune* est univoque tant que le lieu de communication se trouve sur la terre⁹.

Tous ces phénomènes interviennent bien plus souvent qu'on ne le pense, mais il existe des phrases nominales pour lesquelles décidément ils

n'interviennent pas, c'est-à-dire pour lesquelles l'ensemble des référents possibles n'est restreint ni par le contexte, ni par la situation au sens le plus large du terme. Alors on se trouve en présence d'une localisation sans aucune restriction, une localisation que l'on pourrait peut-être appeler 'générique' – et cette forme de généralité est encore un phénomène de localisation.

Le terme de 'générique' est tentant pour désigner la localisation non restreinte, et pourtant j'hésite à l'employer, car une localisation générique ne signifie pas forcément que l'on sera en présence d'une phrase nominale générique. (On le sera si la détermination est définie. Si elle est indéfinie, dans la plupart des cas on ne le sera pas (cf. Lehmann, 1984, p. 261), à moins que la marque contextuelle [+ EXEMPLAIRE] ne vienne s'ajouter à la détermination indéfinie et à la localisation générique (cf. aussi Lawler, 1977, pp. 116-118)).

En introduisant le concept de localisation, je crée une catégorie commune, un hypéronyme pour les phénomènes anaphoriques et déictiques et pour leur absence, apparentée à la généralité.

La présence d'une telle localisation a été souvent constatée pour les phrases nominales définies, et elle a été considérée comme une partie de la signification du déterminant défini (cf. Hawkins, 1977, et Vater, 1982). Je prétends, pour ma part, qu'une localisation a lieu également pour les syntagmes nominaux indéfinis¹⁰, et que *les phénomènes qui s'y rattachent sont des phénomènes liés à la référence et non à la détermination*. Ceci va me permettre de simplifier considérablement ma conception de la détermination.

L'ensemble des référents possibles ayant été restreint d'abord par les composantes sémantiques du syntagme nominal (substantif, épithètes et équivalents d'épithètes), puis par les phénomènes de localisation rattachant ou ne rattachant pas le syntagme nominal à son contexte ou à la situation de son émission, je suis en mesure de formuler une signification unique et archisimple pour chacun des deux grands types de détermination:

La détermination *définie* confirme la *totalité* des référents possibles comme étant admis référents réels, la détermination *indéfinie* extrait une *partie* des référents possibles comme référents réels au terme du processus de référence.

Notre exemple (1) est très intéressant pour illustrer les différentes phases du processus de référence, puisque l'on assiste deux fois à une restriction de l'ensemble des référents possibles (le noyau de la phrase nominale est constitué par deux substantifs coordonnés au lieu d'un seul, mais ceci n'a pas d'influence sur les phénomènes qu'il s'agit d'illustrer).

Place et temps ont, tout d'abord, une certaine *signification lexicale*; l'ensemble des référents virtuels qui se rattache à cette signification est

infiniment vaste. C'est la signification de la relative restrictive qui entraîne une première *restriction*, si bien qu'au niveau de la deuxième étape, les référents possibles ne sont plus que la place et le temps qui conviennent à la sensualité. Dans quel cadre il faut envisager cette convenance, cette adéquation, la phrase nominale elle-même ne nous le dit plus; il faut donc chercher des informations supplémentaires dans le contexte ou dans la situation (*localisation*). Le contexte immédiat nous renseigne suffisamment, puisqu'il contient l'expression (déictique d'ailleurs) *dans notre vie*. Il est donc question de la place et du temps que la sensualité mérite d'occuper *dans notre vie*. Et comme la *détermination* est définie, la référence ne porte pas que sur une partie de cette place et de ce temps, elle porte sur leur totalité.

Voilà, dans ses grandes lignes, ma théorie de la référence nominale. Elle ne constitue ici pour nous qu'un point de départ. Si je suis persuadée qu'elle est préférable à d'autres à bien des égards, elle n'est pas exempte pourtant du malentendu fondamental qui a hanté pendant un certain temps les théories de la référence nominale. Ce malentendu se cerne facilement à partir d'une question très simple: *qu'est-ce qui ou qui est-ce qui réfère?* Ma théorie, comme tant d'autres, risque en effet de faire croire que ce sont les phrases nominales qui réfèrent à quelque chose.

Or, et je ne suis pas la première à le dire, comprendre la référence nominale, c'est comprendre que ce ne sont pas les phrases nominales qui réfèrent: c'est un émetteur qui réfère à quelque chose à l'intention d'un récepteur¹¹.

Introduire l'émetteur et le récepteur dans une théorie de la référence, cela revient à éviter ce que l'on pourrait appeler le 'malentendu sémantique' et à le remplacer par une compréhension *pragmatique* du phénomène de la référence. – Encore une acception que l'on pourrait donner au titre de cette étude. Et ce n'est toujours pas celle que je retiendrai. Mais nous approchons de l'interprétation que j'ai réellement en vue.

Tenir compte de l'émetteur qui réfère et du récepteur à l'intention duquel cet émetteur va référer, c'est attirer l'attention sur le processus qui se déroule entre les deux partenaires de la communication et donc aussi du processus de référence. Et ce processus, s'il est envisagé délibérément du point de vue du récepteur, c'est un processus de *compréhension*.

Expliquer la référence nominale sous l'aspect de la réception, c'est expliquer *ce que le récepteur comprend et pourquoi le récepteur comprend* lorsque l'émetteur réfère à quelque chose. Et du côté de l'émetteur, il faut expliquer comment celui-ci arrive à *induire* et à *anticiper cette compréhension*.

Référer, pour l'émetteur (*E*), c'est induire chez le récepteur (*R*) un processus de compréhension de la référence. Dès que l'on a choisi d'adopter un point de vue strictement pragmatique, les deux côtés du processus – la compréhension de la référence par *R* et l'anticipation de cette compré-

hension par E qui réfère—, ces deux côtés de la référence ne vont plus de soi. La preuve, c'est que les partenaires de la communication se verront exposés à un certain nombre de déboires, de pannes, de vicissitudes, le processus de référence pouvant soit ne pas aboutir du tout —c'est le cas de la non-compréhension—, soit tomber à faux: c'est-à-dire que *R aura l'impression d'avoir compris la référence, alors qu'il a compris autre chose que ce que E avait réellement en vue*. Ce sont ces cas-là qui m'intéressent tout particulièrement, en vertu du jour nouveau qu'ils répandent sur le processus de compréhension, et par là d'induction, de la référence. En effet, pour comprendre comment fonctionne un processus quelconque, rien ne vaut l'examen des pannes et des difficultés auxquelles il peut être sujet.

Si j'ai donc intitulé mon étude 'La référence nominale: malentendus et compréhension', c'est à cela que j'ai réellement voulu référer:

Il s'agit d'expliquer le processus de la référence nominale essentiellement comme un processus de compréhension, à travers les malentendus divers auxquels il peut donner lieu. Ce faisant, je tenterai de donner à ma théorie de la référence nominale une assise pleinement pragmatique.

Pour m'aider dans cette tâche, je dispose, à part ma théorie de la référence elle-même, d'une *théorie des malentendus* basée sur une approche psycholinguistique des phénomènes de la *compréhension* (cf. Lavric, 1989b, pp. 21-44).

Car la compréhension de la référence nominale est d'abord un processus de compréhension tout court, et les malentendus qui s'y rapportent gagnent à être examinés à la lumière d'une théorie générale, sémantico-pragmatique, des malentendus.

II. De la compréhension et des malentendus.

Toutes les recherches menées ces dernières années sur le processus de compréhension —et elles sont nombreuses¹²— sont d'accord pour constater une chose: c'est que le terme de 'récepteur', avec ses connotations passives, est extrêmement mal choisi pour ce qu'il désigne, *le rôle dans la communication de celui qui écoute étant un rôle on ne peut plus actif et constructif*.

Il est inexact de dire que R capte le message; il faut dire au moins qu'il le reconstruit, peut-être même qu'il le construit. Il n'y a plus aucun doute aujourd'hui sur le fait que R, s'il comprend vraiment pleinement le message, *comprend beaucoup plus que ce qui est dit*¹³; si la compréhension n'allait pas bien au-delà de ce qui se trouve explicitement dans le message, il est très probable qu'il n'y aurait pas de communication du tout.

C'est ce qui ressort par exemple de l'exemple suivant¹⁴:

- (4) Au cours d'une grande réception officielle, une ravissante dame s'approche d'un sénateur américain et elle lui dit en minaudant:

– J'ai beaucoup entendu parler de vous!

Alors l'autre réplique:

– C'est possible, mais prouvez quelque chose! (Nègre, 1973, p. 69, n° 140).

Le sénateur, évidemment, s'il a compris (ou feint d'avoir compris) beaucoup plus que ce qui a été dit, se trompe (ou feint de se tromper) sur les intentions de la dame.

Le message, en effet, ne sera *jamais parfaitement explicite* (cf. Herrmann, 1982, et Dobrick, 1985). Pour que communication il y ait, il faut présupposer non seulement une connaissance commune de la langue, mais encore un minimum de connaissance commune du monde et de la situation de communication. Et bien souvent, surtout lorsque E et R se connaissent bien et qu'ils ont tout un passé commun d'actes de communication, ou bien que la situation de communication est très conventionnelle (cf. Köck, 1980), il y a énormément de choses qui ne sont plus rendues explicites, tout simplement parce que ce n'est pas nécessaire.

Dans l'exemple suivant, mieux aurait valu peut-être que l'adjutant explique d'abord les conventions qui régissent la situation:

(5) Alors? On salue plus? hurle l'adjutant à une jeune recrue. Me ferez quinze jours!

Au bout de quinze jours, le bidasse sort de taule et il retombe sur le même adjutant. Il le regarde naïvement et ne salue pas. Alors l'autre explose:

– Quinze jours, ça vous suffit pas? La leçon n'a servi à rien? Cette espèce de tête de mule ne veut toujours pas me saluer?

Et le gars, penaud:

– Mais, mon adjutant, je croyais qu'on était fâchés! (Nègre, 1973, p. 35, n° 57).

On risque de produire un effet comique (volontaire ou involontaire) en exprimant quelque chose qui s'entend tout seul, mais aussi en ne comprenant pas un message même assez elliptique:

(6) – Ma femme est tombée malade! Alors je suis obligé de tout laver dans la maison. Je lave le linge, je lave les vitres, je lave la vaisselle.

– Ben, et la bonne alors?

– Non... La bonne, ma femme veut pas! (Nègre, 1973, pp. 159-160, n° 382).

Examinons la chose d'abord au niveau de l'encodage et de E: même s'il n'est pas linguiste et qu'il n'a jamais entendu parler de Grice, E va suivre ses

fameuses maximes¹⁵: "Be brief (avoid unnecessary prolixity)", "Do not make your contribution more informative than is required", mais aussi "Make your contribution as informative as is required (for the current purposes of the exchange)" (Grice, 1975, p. 67). Il y a donc au niveau de l'encodage, pour parler baudelairien, deux postulations simultanées, l'une vers la brièveté, l'autre vers l'explication. Ces deux postulations sont ce qui correspond en pragmatique au principe de l'économie d'une part, et au principe de la redondance de l'autre. E, au moment de l'encodage, doit trouver un équilibre entre ces deux principes, le juste équilibre, celui qui correspond le mieux à tel acte de communication, à telle situation de communication – et il le fera en vertu de ce qu'il pense de R. Pour faire passer telle de ses idées, telle de ses intentions, E choisit ce qu'il doit dire et comment il doit le dire; et il le choisit essentiellement en fonction de l'idée qu'il se fait de R.

- (7) Un administrateur fait sa tournée dans un village de la brousse. Il s'arrête au chevet d'un jeune malade et lui dit:
- Toi, y en a pas t'en faire, toi, y en a reprendre bientôt travail!
 - Oui, fait le jeune Noir. Moi, y en a être content reprendre mois prochain ma place maître conférences en Sorbonne! (Nègre, 1973, pp. 53-54, n° 102).

L'administrateur n'a-t-il pas révélé clairement, par le choix de la langue, tous les préjugés qu'il a contre les indigènes?

Le choix de E concerne la langue qu'il emploie, et qui sera fonction de ce qu'il sait ou suppose sur les *connaissances linguistiques* de R. Son choix concerne notamment, lorsqu'il s'agit de référence nominale, la *description* dont il va se servir pour désigner le référent, et qui doit correspondre en premier lieu à la connaissance que R peut avoir de ce référent¹⁶ (ce qui constitue une limite essentielle à toutes les substitutions d'une description à une autre dont on a tellement discuté depuis Quine, 1960)¹⁷.

- (9) Qu'est-ce que tu as fait à Paris?
- Je suis allé voir Toulouse-Lautrec.
 - Sans blague? Ça avait lieu à Paris?
 - Oui.
 - Et alors, qui a gagné? (Nègre, 1973, p. 827, n° 2179).

Si l'amateur de peinture avait choisi une autre description ('je suis allé voir la nouvelle exposition de peinture'), il aurait peut-être réussi à se faire comprendre, même par un amateur de sports.

Le choix de E concerne également les *indications supplémentaires* qu'il donne ou qu'il omet pour guider R dans sa compréhension – indications qui ne pourront jamais être exhaustives et qui doivent donc tenir compte

le mieux possible des connaissances préalables de R, du cadre dans lequel celui-ci pourra situer le message¹⁸.

- (10) Un type arrive dans un bar et il dit:
 – Un whisky double, avant la bagarre.
 Il se tape son whisky d'une seule lampée et il dit: S'il vous plaît, un autre whisky, avant la bagarre ... Il en boit quatre comme ça. Puis il dit au barman:
 – Et maintenant, donnez-moi tout de suite la bouteille, parce qu'il va y avoir une bagarre...
 – Mais de quelle bagarre parlez-vous? demande le barman.
 – Quelle bagarre? Attendez un peu de savoir que j'ai pas un rond sur moi... (Nègre, 1973, p. 124, n° 294).

Dans cet exemple, le buveur de whisky a peut-être fait exprès de ne pas donner au barman les indications nécessaires pour que celui-ci puisse vraiment comprendre le message.

Quelquefois, E peut s'appuyer pour son choix sur une connaissance approfondie de la personne de R; bien plus souvent, il en est réduit à des suppositions, des conjectures, des hypothèses, et il n'est pas étonnant qu'il risque de se tromper.

De son côté, le soi-disant 'récepteur', qu'il faudrait plutôt appeler 'constructeur' ou 'reconstructeur' du message, opère le décodage à base d'hypothèses et de suppositions sur ce que E 'a voulu dire', ou plutôt sur l'idée qu'il a voulu exprime, sur l'intention qu'il a eue en émettant le message. R sait très bien qu'une partie seulement de ce qui constitue la 'base propositionnelle' (cf. Herrmann, 1982, p. 47) a été exprimée, une partie choisie en fonction de ce que lui, R, est capable de reconstruire. Alors, à partir du message codé, à partir de ses connaissances linguistiques, à partir de ce qu'il sait du contexte, de la situation, de E, à partir de tout l'horizon de ses connaissances générales et spécifiques (cf. Hörmann, 1977, pp. 179-180 et Bähr, 1986, pp. 38 et 161), R tente de reconstituer l'intégrité de la base propositionnelle¹⁹.

- (11) Deux psychanalystes, venus à Los Angeles pour participer à un grand congrès, rentrent déjeuner à leur hôtel. Dans l'ascenseur, le groom, tout souriant, leur dit:
 – Beau temps, aujourd'hui, messieurs...
 Alors, en sortant sur le palier, les deux psychanalystes lâchent en même temps:
 – Mais c'est incroyable! Qu'est-ce qu'il a voulu dire par là? (Nègre, 1973, p. 764, n° 2001).

La réaction des deux psychanalystes, si elle est extrêmement grossière du fait de la déformation professionnelle, correspond pourtant à la réaction normale d'un récepteur quelconque qui entend un message.

C'est dans ce sens que l'on pourrait dire que R comprend plus que ce qui a été dit: s'il comprend effectivement ce qui a été dit, c'est qu'il arrive à le *situer dans un cadre linguistique, contextuel, situationnel ou général pré-existant* (cf. Hörmann, 1977, p. 179, et Weissenborn / Stralka, 1984, pp. 113-114). Dans la compréhension, dans le décodage du message, certaines parties de ce cadre sont actualisées pour compléter les informations données dans le message proprement dit. On pourrait même aller jusqu'à dire que le message, c'est-à-dire les fragments explicitement encodés de la base propositionnelle, servent essentiellement à indiquer à R quelles sont les parties du cadre contextuel, situationnel et général qu'il faut actualiser (cf. Dobrick, 1985, p. 79, et Hörmann, 1977, pp. 48-49).

Voilà pour la compréhension normale, la communication réussie. L'existence de malentendus et l'étude de ces malentendus impliquent l'introduction de distinctions supplémentaires. Supposons en effet que R ne comprenne pas *plus* que ce qui a été dit, mais simplement *autre chose* que ce qui a été dit.

L'expression dont je viens de me servir pour donner une première définition du malentendu est quelque peu inexacte. Car elle suggère l'existence de quelque chose comme un 'message objectif', un contenu qui existerait indépendamment des partenaires de la communication. Un tel 'message objectif' pourrait être noté ou mesuré par –voyons voir– un linguiste omniscient, qui jugerait alors si ce que R a compris est 'juste' ou 'faux'. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'une vue aussi scolaire des choses n'est pas vraiment pragmatique²⁰. Mieux vaut peut-être la remplacer par une conception mettant E et R sur un même plan: *on parlera d'un malentendu lorsque ce que E a voulu dire en émettant le message n'est pas identique avec ce que R a compris* (cette définition est due à Ulrich, 1978, p. 76).

(12) Un directeur engage une secrétaire sténodactylo.

– Je suppose que vous connaissez l'anglais, mademoiselle?

– Non, minaude-t-elle. Mais ne vous en faites pas. Nous serons vite bons amis (Nègre, 1973, p. 311, n° 789).

Pourquoi ne pas supposer, avec la secrétaire, qu'il y a un Anglais dans le département? N'est-ce pas là une interprétation beaucoup plus sympathique que celle du directeur, qui ne pense qu'aux compétences professionnelles? En tout cas, ils ne sont pas d'accord sur le référent de *l'anglais* parce qu'ils interprètent la situation chacun à sa manière. Pour

lui, le travail, c'est du sérieux, alors que pour elle, c'est un événement social. Peut-être que leurs facultés s'avéreront complémentaires?

S'il y a malentendu, ce n'est pas toujours forcément la faute de R. Cela peut tout aussi bien être la faute de E – ou plutôt, en réalité, ce n'est jamais la faute de personne. Un fossé se creuse soudain entre ce que E a voulu dire et ce que R comprend, mais ce fossé n'a pas été créé intentionnellement²¹, il s'est tout simplement produit, et il s'agit d'expliquer, en linguistique pragmatique, comment et pourquoi il s'est produit.

Mes études sur les malentendus, qui seront publiées très bientôt (Lavric, 1989b, pp. 21-44), m'ont amenée à dire que, lorsqu'il y a malentendu, ceci est dû à la conjonction de deux types de causes: *des causes d'ordre linguistique* dans le sens de la linguistique systématique d'une part, et *des causes d'ordre pragmatico-psychologique* de l'autre.

Des causes d'ordre linguistique, cela signifie qu'il existe toujours, du côté de la langue, quelque chose comme une homonymie, une ambiguïté, ou du moins une forte ressemblance, qui fait que le message se prête réellement à deux interprétations différentes, deux lectures possibles. D'habitude, des facteurs contextuels ou situationnels, des connaissances spécifiques ou générales de la part de R permettent sans trop de difficulté de lever l'ambiguïté; estimant ces facteurs suffisamment présents, E n'a pas jugé nécessaire d'indiquer explicitement laquelle des deux lectures est la bonne, celle qu'il a voulu exprimer. Mais ces éléments, s'ils sont présents pour E, peuvent ne pas l'être pour R, et c'est là qu'interviennent les *causes pragmatico-psychologiques* des malentendus. R, qui essaie de reconstruire le message, ajoute quelque chose qui n'est pas ce que E pensait qu'il allait ajouter; il place le message dans un cadre qui n'est pas celui que E avait en vue.

- (13) Un fermier s'aperçoit que les renards entrent toutes les nuits dans ses enclos et lui bouffent des poules. Le dimanche suivant, il va à la ville pour faire des courses et à la dernière minute, il se rappelle qu'il faut qu'il achète un piège pour les renards. Alors il fait irruption dans un grand bazar et il dit à la vendeuse:
- Vous avez des pièges pour mettre devant les poulaillers?
 - Gros comment? dit la vendeuse.
 - Le plus gros possible. Mais faites vite, parce qu'il faut absolument que j'attrape le train...
 - Alors, si c'est pour attraper le train, dit la vendeuse, je suis navrée, mais je n'en ai pas d'assez gros... (Nègre, 1973, p. 179, n° 440).
- (14) Un soldat est attablé à la terrasse d'un bistrot. Et comme un général vient à passer, il se dresse comme un ressort pour le saluer.

- Bravo! dit le général. Mais est-ce que vous savez quel est mon grade?
- Pour sûr, mon général! Vous êtes général...
- Très bien! Et qu'est-ce que ça commande, un général?
- Oh! Ce que vous voudrez! Pour moi, ce sera un autre pastis... (Nègre, 1973, p. 154, n° 367).

Dans chacun de ces deux exemples, nous avons une cause linguistique du malentendu, qui est une ambiguïté verbale (*attraper, commander*). Normalement, le cadre contextuel et situationnel permet aisément de lever ce genre d'ambiguïtés. Mais dans les deux exemples cités, nous sommes en présence d'une interférence de deux cadres: la vendeuse comprend 'pièges' alors que le fermier pense 'départ', et le soldat est conscient de se trouver au café, alors que le général ne songe qu'à l'armée.

(Entre parenthèses, il faut noter que si R place le message dans un cadre à lui, c'est là la différence qui existe entre le malentendu et la non-compréhension tout court, où R n'arrive à trouver aucun cadre dans lequel le message donne pour lui un sens; cf. Dobrick, 1984, p. 212, et 1985, p. 102.

Dans l'exemple suivant, on a un cas de non-compréhension qui, n'étant pas remarqué par l'interlocuteur, finit par donner lieu à un malentendu:

- (15) Un Martien en mission d'espionnage a débarqué clandestinement sur la terre. Il se glisse dans la rue en essayant de ne pas se faire remarquer. Et voilà qu'un clochard l'aborde en tendant la main:
- Vous n'auriez pas un franc?
 - Un franc? dit le Martien qui ne comprend pas. Mais qu'est-ce que c'est, un franc? Et l'autre glousse:
 - Vous avez raison! Un franc, c'est rien. Donnez-moi plutôt un billet de cent... (Nègre, 1973, p. 255, n° 639)).

Le malentendu arrive donc parce que R complète et situe le message à sa manière, qui n'est pas celle que E avait prévue. Comment une telle panne peut-elle se produire? Manifestement, E avait mal anticipé le processus de décodage, de compréhension qui devait se produire chez R; la vue que R a de la situation ou du contexte, les connaissances générales, spécifiques ou linguistiques de R ne correspondent pas à ce que E avait supposé. C'est le moment d'introduire dans l'analyse la notion d'univers, "*univers de croyance*", comme dirait Robert Martin, 1983, pp. 36-38, et qui correspond à ce que l'on pourrait appeler 'la réalité, vue par une certaine personne' ou bien encore 'la réalité d'une certaine personne'. Cette notion nous rappelle un fait essentiel: les réalités de E et de R ne sont pas identiques; chacun vit fondamentalement dans un univers à lui (cf. Watzlawick / Beavin, 1980, p. 107).

On n'a qu'à songer à l'exemple (9), celui de l'amateur de peinture et de l'amateur de sports, pour se rendre compte combien deux interlocuteurs peuvent être séparés par des préoccupations différentes.

Si la compréhension est possible parce que ces univers ont des plages communes (et c'est là une chose miraculeuse!), les malentendus nous indiquent qu'il faut concevoir E et R chacun dans un univers différent. Ils en sont conscients d'ailleurs, et ce n'est pas à partir de son propre univers que E va encoder le message, mais à partir de ses suppositions sur l'univers de son partenaire. Et R, de son côté, qui n'arrive peut-être pas à décoder le message à partir de son univers à lui, essaiera de deviner quel est l'univers que E lui prête.

- (16) Aux bains de mer, un gars s'approche d'une dame étendue sous un parasol et il lui dit:
 – Je ne voudrais pas vous déranger, mais je crois que votre fils est en train d'enterrer mon casse-croûte sous le sable...
 – Pas du tout, monsieur, ce n'est pas mon fils. C'est mon neveu. Mon fils, lui, est en train de noyer votre petit bébé... (Nègre, 1973, p. 127, n° 300).

La description du référent par le jeune homme était fautive; la dame a pourtant réussi à comprendre de qui il a voulu parler, et elle rectifie sa description.

Ainsi, malgré des différences d'univers considérables, la communication peut toujours être possible grâce à une *empathie mutuelle des partenaires*. L'exemple suivant présente un cas extrême de cette empathie:

- (17) Deux curés se font des confidences:
 – Tu sais ce que j'ai entendu en confession? La fille du maire communiste de Saint-Jérôme s'est fait engrosser par un de nos enfants de chœur!
 Et l'autre répond:
 – Écoute! D'abord, c'est pas le maire de Saint-Jérôme, c'est celui de Saint-Louis. C'est pas sa fille non plus, c'est son fils. Et il a engrossé une de nos enfants de Marie. Tu confonds tout! Et puis surtout, c'est pas toi qui l'as entendu en confession: c'est moi qui te l'ai raconté hier matin... (Nègre, 1973, p. 303, n° 767).

La présence de cette empathie permet de comprendre le processus d'encodage comme un décodage anticipé, le décodage étant une reconstruction de l'encodage. C'est lorsque cette empathie tombe à faux qu'il y aura malentendu. Celui-ci se produira lorsque, étant donnée une ambiguïté linguistique, les

suppositions de E sur l'univers de R, mais aussi quelquefois celles de R sur E, seront inexactes sans que les partenaires s'en aperçoivent.

- (18) C'est un monsieur qui vient d'acheter une layette de bébé et il rentre chez lui, tout content. Et dans sa salle de bains, il trouve un gars tout nu en train de se raser. Alors il entre dans la chambre de sa femme et il lui dit:
– Quand tu m'as dit qu'on allait être trois, t'aurais quand même dû m'expliquer... (Nègre, 1973, p. 138, n° 328).

Les suppositions que ces deux partenaires ont l'air de n'avoir jamais discutées ensemble concernent l'idée qu'il se font de la vie conjugale. Ces vues sont assez divergentes; et pour comble de problème, chacun a supposé que l'autre avait les mêmes vues que lui.

Voilà donc l'essentiel de mes recherches et réflexions sur le processus de compréhension et sur l'origine des malentendus. Bien des détails restent encore à expliquer, bien des exemples appelleraient un commentaire plus approfondi; mais ce n'est pas là le sujet de la présente étude, et je dois me borner à renvoyer, comme pour la théorie de la référence, aux publications en cours (Lavric, 1989b).

Si j'ai exposé ici ces deux théories, la théorie de la référence et la théorie des malentendus, c'est que je suis persuadée qu'elles sont complémentaires. C'est là le but que je me pose dans cette étude: *doter ma théorie de la référence d'une assise pleinement pragmatique, en la mettant en relation avec la théorie de la compréhension et des malentendus que je viens d'exposer.*

Projet ambitieux peut-être pour une étude de ces modestes dimensions, mais dont je tenterai de tracer au moins les lignes directrices, les lignes de force le long desquelles des recherches ultérieures pourront être menées.

Ayant expliqué –ou du moins tenté d'expliquer– le processus de compréhension et le processus de référence, comment envisager le processus de *compréhension de la référence* et les différentes possibilités de *malentendus* auxquels il risque de donner lieu?

III. De la compréhension et des malentendus de la référence nominale.

Il ressort clairement de ce qui vient d'être dit sur la compréhension en général, que si c'est E qui réfère à quelque chose à l'intention de R, c'est bien entendu R qui doit construire la référence à partir des indications données par E dans la phrase nominale elle-même, et à partir d'indications tirées du contexte, de la situation, de ses connaissances spécifiques et générales du

monde. Et E, de son côté, s'il veut se faire comprendre, doit anticiper tous les éléments de ce processus de construction qu'est la compréhension.

On a peut-être noté que je parle de 'construction de la référence' et non pas d'identification du référent'. C'est qu'une identification (du référent par R) a lieu uniquement lorsque la référence est *définie*. Dans le cas d'une détermination indéfinie, on aura identification d'un ensemble de référents possibles qui, du fait même de la détermination indéfinie, comprendra le ou les référent(s) réel(s) sans que celui-ci ou ceux-ci puisse(nt) être parfaitement identifié(s) par R. Ce qui se passe pour la détermination définie n'est d'ailleurs pas fondamentalement différent, puisque l'on a également, dans la détermination définie, identification d'un ensemble de référents possibles; seulement, dans le cas du défini, cet ensemble de référents possibles est identique à l'ensemble du ou des référent(s) réel(s), qui pourra donc lui aussi être parfaitement identifié (cf. Heinz, 1982, p. 59).

La question qui permet de traiter ensemble les cas de la référence définie et indéfinie n'est donc pas: comment R peut-il réussir à identifier le ou les référent(s) réel(s)?, mais: comment R peut-il réussir à identifier *l'ensemble des référents possibles*? En effet, si la référence est indéfinie, il ne pourra pas aller plus loin; si elle est définie, il n'est pas nécessaire qu'il aille plus loin, puisqu'il aura identifié ainsi l'ensemble des référents réels.

Sans vouloir prétendre, pour mon schéma de la référence nominale, à une stricte exactitude psycholinguistique, j'essaierai pourtant de montrer que chacun des facteurs, chacune des phases que j'y ai distinguées joue un rôle réel, indéniable dans le processus de décodage (et donc aussi d'encodage) de la référence d'une phrase nominale. Je ne prétends pas pour autant que l'ordre que j'ai adopté pour des raisons de simplicité et d'élégance théorique soit vraiment toujours l'ordre dans lequel les facteurs interviennent dans l'esprit de E ou de R. Ceci est plutôt improbable, et la détermination exacte de l'ordre d'incidence psycholinguistique des facteurs signification, localisation et détermination nécessiterait des études d'un tout autre genre que celle que j'entreprends ici. Je crois pourtant pouvoir montrer la réalité psycholinguistique des deux premiers types de facteurs (sémantiques et localisationnels) en donnant des exemples de pannes, de malentendus référentiels qui s'expliquent au niveau pragmatique par des divergences E-R dans l'un de ces deux domaines. Il faudrait évidemment mener le même genre d'enquête au niveau de la détermination. Mais là, les malentendus dus à la confusion de la détermination définie et indéfinie sont rares, les écueils se trouvant plutôt au niveau de marques contextuelles supplémentaires comme [+/- SPÉCIFIQUE] ou [+/- EXEMPLAIRE]. Il s'agit donc encore d'un autre type de problème, très intéressant d'ailleurs, mais qui nous mènerait trop loin ici et pour lequel je renvoie à mon étude Lavric, 1989b, à paraître.

On trouvera un peu plus loin (exemple (20)) l'exemple qui a été à l'origine de cette dernière étude, puisque l'ambiguïté qui donne lieu au malentendu concerne essentiellement, outre le statut de la relative, la spécificité ou la non-spécificité de la phrase nominale antécédent.

J'ai dit que R construit la référence à un *niveau sémantique* d'abord; le processus de compréhension s'étend donc aux deux premières phases du schéma de référence, que je ne distinguerai pas dans ce contexte. Des pannes peuvent se produire à ce niveau-là, et elles sont assez fréquentes (leur mécanisme n'est pas spécifique, d'ailleurs, du processus de la référence nominale). Bon nombre de ces pannes s'expliquent par un *manque de compétence linguistique* de la part de R; et l'ambiguïté qui se trouve à leur base résulte assez souvent d'une interférence de deux codes (cf. aussi les exemples cités dans Ulrich, 1978, p. 87).

- (19) C'est l'histoire d'un homme qui est très malade, tellement malade qu'à l'hôpital, les docteurs à son chevet ne s'entretiennent plus qu'en latin. Pourtant un jour, il y a un progrès, le malade se ressaisit, il finit effectivement par guérir et peut quitter l'hôpital.

Alors avant de le renvoyer chez lui, le docteur l'appelle et lui demande comment il s'explique sa guérison. Et l'homme lui raconte que tout s'est passé comme par enchantement: le docteur à son chevet a prononcé quelque chose qui devait être une formule magique, et à partir de ce moment-là précisément, il s'est senti mieux.

– Et pouvez-vous me citer cette formule magique?

– Eh bien, si je ne me trompe, vous avez dit: "Moribundus".

Pourtant, c'est une solution de facilité que de vouloir imputer dans ces cas-là la faute uniquement à R, comme le font bon nombre d'histoires drôles qui tournent en dérision son manque de compétence. N'avons-nous pas vu, en effet, qu'il revient à E d'évaluer au juste les connaissances de R? Et la compétence linguistique fait partie de ces connaissances. La plupart des émetteurs, d'ailleurs, manient ce problème avec beaucoup de doigté dès qu'ils sont conscients de divergences de code: communication avec des étrangers (cf. exemple (7)), vulgarisation de résultats scientifiques, etc. Un nombre considérable de stratégies est disponible au niveau de la rhétorique quotidienne pour pallier à ce genre de difficultés.

(Et de même, des stratégies de recherche et de feed-back sont là en principe pour aider R à construire le côté sémantique de la référence – mais toutes ces stratégies pour R ne peuvent s'appliquer qu'en cas de non-compréhension; le malentendu implique en effet qu'il existe chez R

une illusion de compréhension qui bloque d'emblée toute stratégie de compensation). Des malentendus se produisent pourtant avec une belle régularité, et ils sont imputables ni à l'un ni à l'autre, ou peut-être aussi bien à l'un qu'à l'autre des deux partenaires de la communication.

Au niveau sémantique également, des méprises peuvent concerner le statut des épithètes / appositions et équivalents, et là, on se trouve en présence d'un problème spécifique de la référence nominale. Par exemple, une proposition relative restrictive peut être interprétée comme non-restrictive, ou inversement.

L'exemple suivant est tiré d'un quotidien autrichien (*Neue Kronen-Zeitung*, 13 mai 1986, p. 23):

(20)



(Professeur: "La police cherche un jeune homme qui importune les filles aux alentours de l'école".
Élève: "Je suis volontaire!").

Cet exemple, auquel je tiens beaucoup parce qu'il a donné lieu à toute mon étude de 1989b, présente une ambiguïté au niveau de la spécificité de la phrase nominale *einen jungen Mann* / *un jeune homme*, combinée avec une ambiguïté de statut de la relative. Pour le professeur, le jeune homme est spécifique et la relative est non restrictive; pour l'élève, le jeune homme est non spécifique et la relative est restrictive.

Ce type de malentendu est assez fréquent; il est dû à un manque de moyens linguistiques sûrs pour signaler le statut de la relative. Ce manque se fait sentir dans une certaine mesure en français, il est particulièrement

de savoir ce qui permet d'habitude à R de détecter le statut de la relative, et quelles sont les indications que E peut donner ou sur lesquelles il peut se reposer pour se faire comprendre. Il existe, en effet, certains moyens linguistiques (l'adverbe *d'ailleurs*, par exemple) qui, lorsque E y a recours, ne laissent plus aucun doute sur le statut de la relative²². Ce sont des cas qu'il faut mentionner, mais ce ne sont pas ces cas-là qui prêtent à équivoque. Des malentendus risquent de se produire plus volontiers là où l'on manque totalement d'indices linguistiques. Qu'est-ce qui permet d'habitude à R de détecter dans ces cas-là le type de relative que E avait en vue? Je dirais que ce sont des indications tirées du contexte, de la situation, de ses connaissances générales, qui permettent à R de voir si l'ensemble des référents possibles se restreint ou non sous l'action de la relative; et ce sont ces mêmes facteurs qui, quelquefois, induisent R en erreur.

Des facteurs contextuels, situationnels, ou de connaissances générales – nous voici arrivés au point crucial de cette investigation: le concept de localisation de la référence. Si le niveau sémantique constitue un point d'appui possible pour les *équivoques référentielles*, la localisation est certainement l'endroit privilégié de leur incidence.

Surtout dans le domaine du *défini*, la localisation est absolument cruciale, puisque c'est à elle qu'il revient de déterminer la valeur générique ou non générique de la phrase nominale. De plus, dans le cas d'une phrase nominale définie non générique, c'est par la localisation aussi que se fera l'identification du ou des référent(s) – cette identification qui constitue l'essence même du défini.

- (22) – C'est dommage pour vos chèvres, mais il est malade, votre bouc, dit le vétérinaire à la vieille mère Mathieu. Il a pris froid. Si vous voulez le sauver, il faut le tenir au chaud.
 – Ah! bon, dit la mère Mathieu. Je vais le faire coucher dans mon lit.
 – Dans votre lit? Mais c'est absurde! Vous ne pensez pas à l'odeur?
 – L'odeur, l'odeur! Il faudra bien qu'il s'y habitue! (Nègre, 1973, p. 222, n° 551).

Le malentendu dans cet exemple résulte d'une divergence entre deux localisations anaphoriques différentes pour le substantif *odeur*.

Pour l'*indéfini* aussi, la localisation a lieu de toute évidence, mais on pourrait croire que ses vicissitudes sont peut-être moins notables. Le ou les référent(s) réel(s) étant situé(s) assez vaguement dans un ensemble de référents possibles, sans être identifié(s) totalement (sinon pour E, du moins pour R), une méprise concernant l'ensemble des référents possibles

risque de passer inaperçue si elle n'affecte pas trop le sens global du message. On trouve pourtant des exemples intéressants et assez nombreux de malentendus référentiels dus à des divergences de localisation de phrases nominales indéfinies.

- (23) Elle vient de mettre au monde des triplés. Elle est rouge de fierté. Et elle dit à sa mère qui est venue la voir à la clinique:
 – Tu sais, maman, le docteur m'a dit que cette chose-là n'arrivait qu'une fois sur cent mille!
 Alors la mère réfléchit avant de répondre:
 – Fichtre! Mais alors comment faisais-tu pour faire les courses et la cuisine? (Nègre, 1973, p. 28, n° 36).

Le conflit de localisation se joue autour de la phrase nominale *une fois sur cent mille*. L'ancrage situationnel prévu par la jeune accouchée comprend tous les couples, ou plutôt tous les accouchements, alors que sa mère ne localise qu'au niveau d'un seul couple.

La localisation, ai-je dit, est l'endroit privilégié de l'incidence des malentendus référentiels. En effet, n'est-ce pas dans la localisation qu'intervient une sorte d'orientation de R, qui situe ce qu'il est en train d'entendre ou de lire par rapport aux indications qu'il tire du contexte et de la situation, mais aussi par rapport à l'ensemble de ses connaissances? Dans le processus de référence, la localisation est l'endroit de toutes les relations implicites, de tous les compléments dont E estime, pour une raison ou pour une autre, qu'ils s'entendent tout seuls. La localisation est certainement, pour R, la phase la plus active et la plus constructive de la compréhension. Lors du décodage d'une phrase nominale quelconque, R se trouve en présence d'un certain nombre d'indications sémantiques dont il sait qu'elles doivent lui permettre, de concert avec certaines indications contextuelles ou situationnelles ainsi qu'avec tout l'éventail de ses connaissances générales et spécifiques, de déterminer avec exactitude l'ensemble des référents possibles. Si R 'localise' cet ensemble, cela signifie qu'il *cherche, dans le contexte, dans la situation ou dans ses connaissances du monde, quelles sont les informations qu'il doit actualiser pour identifier le ou les référent(s) possible(s)*²³.

Certaines de ces informations sont *prioritaires* sur d'autres: en présence d'une anaphore ou d'une déixis explicite ou implicite, une localisation générique, c'est-à-dire non restreinte, ne fait plus partie des éventualités à envisager. De même, une anaphore ou déixis explicite l'emporte sur la possibilité d'une assise contextuelle ou situationnelle implicite.

- (24) Deux fiancés se présentent à la mairie pour la publication des bans.

- Voyons voir, dit l'employé. Nous disons Sorgue Gilbert et Sorgue Marguerite... Tiens, c'est curieux, vous portez le même nom? Ça n'arrive pas souvent! Il y a une relation?
- Oh! Juste une fois, dit le jeune homme en rougissant. On ne pouvait plus se retenir... (Nègre, 1973, p. 74, n° 156).

Le fonctionnaire a en vue, pour le référent de *une relation*, une localisation anaphorique implicite très proche. Mais le jeune homme est tellement préoccupé par la situation globale qu'il va chercher un peu trop loin.

C'est donc dans un entourage très proche, dans un cadre très restreint, que commence la recherche par R d'indications localisatrices; à défaut de tels éléments seulement, le cadre s'élargit progressivement, la progression n'étant pas forcément chronologique, mais une progression de priorité décroissante. La localisation générique constitue la 'valeur par défaut' ultime de ce processus.

Dans l'exemple suivant, pourtant, le garçon va chercher un peu trop près le référent de la phrase nominale:

- (25) – Garçon! vous avez des cuisses de grenouille?
- Oh! non, monsieur! C'est seulement les rhumatismes qui me font marcher comme ça... (Nègre, 1973, p. 780, n° 2048).

R peut, d'habitude, s'engager sans inquiétude dans la recherche de cet ancrage localisationnel, parce qu'il sait que E a essayé d'anticiper cette recherche au moment de l'encodage, en pleine connaissance des règles qui viennent la guider.

C'est là le cas normal, celui qui correspond à ce que Grice appelle le "Cooperative Principle" (Grice, 1975, p. 67). Des pannes évidemment risquent de se produire. Le cas normal partant de la supposition d'un univers commun, ou d'une partie d'univers commun entre E et R, il peut se faire que *le ou les référent(s) envisagé(s) par E ne fasse(nt) pas partie du tout de l'univers de R.*

- (26) Au lieu de suivre les flèches de circulation, un chauffard bifurque n'importe comment, créant un désordre indescriptible. Un motard le prend en chasse, arrive à sa hauteur et lui crie:
- Et alors? Vous n'avez pas vu les flèches?
- Non, fait le gars. J'ai pas vu les flèches, j'ai pas vu les Indiens, j'ai rien vu... (Nègre, 1973, p. 116, n° 275).

Le motard suppose que l'automobiliste n'a pas vu le référent réel, actuel de *flèches*; la réponse du chauffard montre que dans son univers, il n'existe même pas les référents virtuels, c'est-à-dire la notion lexicale de

flèches de circulation. Les seuls référents virtuels associés à *flèches* dans l'univers du chauffard, ce sont les *flèches* des Indiens.

C'est le moment aussi de renvoyer à l'exemple (9), où le référent de *Toulouse-Lautrec* n'existe manifestement pas dans l'univers du récepteur.

La non-existence du référent dans l'univers du récepteur, c'est aussi une interprétation possible de l'exemple suivant:

(27) – Mes enfants, que faut-il faire pour que Dieu nous pardonne nos péchés?

Un gosse lève le doigt:

– D'abord, il faut pécher! (Nègre, 1973, p. 203, n° 501).

Il peut se faire aussi que dans l'univers de R, *il manque une partie ou la totalité des ancrages contextuels ou situationnels* sur lesquels E comptait pouvoir se reposer.

(28) Deux mères supérieures du Carmel se rencontrent après une très longue séparation. Mais l'une d'elles ne peut pas arriver à se souvenir du nom de l'autre. Alors elle pose des questions prudentes:

– Votre famille va bien?

– Oui. Mais mon pauvre frère travaille beaucoup trop en ce moment.

– Mon Dieu! Et qu'est-ce qu'il fait donc depuis que nous ne nous sommes plus revues?

– Il est toujours pape... (Nègre, 1973, p. 773, n° 2024).

Pour pouvoir localiser le référent à l'aide de l'ancrage déictique contenu dans *mon pauvre frère*, il faudrait que l'interlocutrice sache à qui elle est en train de parler.

On est donc en présence d'une divergence d'univers entre E et R en ce qui concerne le référent ou les localisateurs du référent. D'ailleurs –je préfère répéter ici cette précision–, ce qui induit le malentendu, ce n'est pas la divergence entre les univers de E et de R tout court, c'est la *divergence entre l'univers que E prête à R et l'univers que ce dernier suppose que l'autre lui prête*. Les hypothèses mutuelles de E et de R et leurs hypothèses sur ces hypothèses sont tellement importantes que, si l'on voulait décrire les choses correctement, il faudrait peut-être prévoir un *regressus ad infinitum*.

C'est d'ailleurs une question intéressante que celle de l'univers dans lequel il convient de situer le référent. Dès que l'on s'écarte de l'idée d'une réalité objective –et je crois qu'il faut abandonner cette idée, du moins en linguistique²⁴–, le référent ne peut plus être situé que dans l'univers de l'un ou de l'autre des partenaires de la communication; à la

rigueur, il se situera dans l'intersection de leurs univers, ou plutôt *dans l'intersection des univers qu'ils se prêtent l'un à l'autre*.

Mais revenons à nos malentendus référentiels: même si le référent existe dans l'un et l'autre des univers à retenir, et même si les localisateurs en question existent dans ces deux univers, il se peut que R n'arrive pas à identifier correctement les localisateurs auxquels il doit faire appel. Il se trompe dans ce qui a été appelé le cadre de la référence (cf. Weissenborn / Stralka, 1984, pp. 113-114). Ce cadre est donné la plupart du temps par le contexte général ou la situation globale dans lesquels l'acte de communication a lieu; mais il arrive assez souvent qu'il y ait plusieurs cadres qui interfèrent.

- (29) Une recrue traverse le casernement et un adjudant l'arrête:
 – Hé, vous! Comment vous appelez-vous?
 – Samuel Lévy...
 – Quelle compagnie?
 – Lévy et Compagnie... (Nègre, 1973, p. 35, n° 59).

Malgré la prétention de l'armée de fournir le cadre unique, la recrue n'est pas prête à abandonner le cadre ordinaire de son identité.

Je disais donc que tout dépend du cadre, et dans certains cadres il peut même s'avérer nécessaire de signaler expressément que l'on a l'intention de référer. La preuve, cette phrase tirée d'un ouvrage de linguistique:

- (30) Mit *ein Tiger* meint Coseriu einen wirklichen Tiger, nicht die Gruppe 'unbestimmter Artikel + Tiger' in einem Allsatz (Raible, 1972, p. 73).
 (En écrivant *un tigre*, Coseriu se réfère à un tigre véritable, et non au groupe 'article indéfini + tigre' dans une phrase générique).

Les malentendus qui s'expliquent par une divergence de cadre sont souvent extrêmement révélateurs et assez comiques, car ils risquent de montrer les préoccupations secrètes et obsessionnelles de R, qui à partir d'indications souvent minimales et marginales, se laisse entraîner dans un cadre pour lequel il a une affinité particulière.

On n'a qu'à songer aux exemples (12) ("l'anglais"), (24) ("une relation") ou (29) ("Lévy et Compagnie").

L'exemple suivant est charmant, parce qu'il montre un fils dont la déformation professionnelle est plus poussée que celle de son père (ou bien est-ce qu'il est simplement victime de ses suppositions sur les intérêts de son papa?):

- (31) C'est un jockey qui promène son fils tous les samedis. Et tous les samedis, ils passent sur le Pont-Neuf et le môme s'arrête,

béat d'admiration, devant la statue équestre d'Henri IV. Un jour, le père lui demande:

– Qu'est-ce qu'il a, cet Henri IV, que tu l'aimes tellement?

Et le gamin répond:

– C'est pas Henri IV qui me plaît. C'est le monsieur qui est monté dessus... (Nègre, 1973, p. 219, n° 543).

C'est ainsi que l'on pourra dire que le malentendu est révélateur de vérité – de vérité linguistique quant aux ambiguïtés, de vérité pragmatique sur le processus de production et de réception de la référence, de vérité psychologique surtout, puisqu'il révèle les divergences de structure qui peuvent exister entre les univers de deux êtres. Mais nous venons de quitter avec cette remarque le cadre référentiel de la linguistique, et il vaut peut-être mieux s'arrêter là.

BIBLIOGRAPHIE

- Bähr, D., *Die Substitution von singulären Termen in opaquen Kontexten oder wie schwierig es ist, über die Einstellungen von anderen Menschen zu sprechen*, Tübingen, Narr (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 217), 1986.
- Braselmann, P. M. E., "Das 'Geheimnis' des sprachlichen Verstehens", dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 94, 2, 1984, pp. 158-183.
- Davidson, D. / Harman, G. (éds.), *The Logic of Grammar*, Encino / Belmont, Cal., Dickenson (Dickenson Books of Related Interest), 1975.
- Detering, K. / Schmidt-Radefeldt, J. / Sucharowski, W. (éds.), *Sprache erkennen und verstehen. Akten des 16. Linguistischen Kolloquiums Kiel 1981*, vol. II, Tübingen, Niemeyer (Linguistische Arbeiten, 119), 1982.
- Dobrick, M., "Mißverstehen: eine experimentelle Untersuchung", dans *Zeitschrift für Sozialpsychologie* 15, 3, 1984, pp. 211-223.
- *Gegenseitiges (Miß-) Verstehen in der dyadischen Kommunikation*, Münster, Aschendorff (Arbeiten zur sozialwissenschaftlichen Psychologie, Heft 14), 1985.
- Donnellan, K., "Reference and Definite Descriptions", dans *The Philosophical Review* 75, 1966, pp. 281-304; et dans D. D. Steinberg / L. A. Jakobovits (éds.), 1971, pp. 100-114.
- Flückinger-Studer, T., *Quantifikation in natürlichen Sprachen. Zur Semantik und Syntax französischer und deutscher Beschreibungen*, Tübingen, Niemeyer (Linguistische Arbeiten, 132), 1983.
- Galmiche, M. (éd.), *Quantificateurs et référence*, Paris, Didier / Larousse (*Langages* 48), 1977.
- "Les ambiguïtés référentielles ou les pièges de la référence", dans G. Kleiber / M. Riegel (éds.), 1983, pp. 60-86.

- Grice, H.P., "Logic and Conversation", dans D. Davidson / G. Harman (éds.), 1975, pp. 64-75.
- Hawkins, J. A., "The Pragmatics of Definiteness". Part I, dans *Linguistische Berichte* 47, 1977, pp. 1-27. Part II, dans *Linguistische Berichte* 48, 1977, pp. 1-27.
- Heinz, S., *Determination und Re-präsentation im Altfranzösischen*, München, Fink (Romanica Monacensia, 21), 1982.
- Herrmann, T., *Sprechen und Situation. Eine psychologische Konzeption zur situationspezifischen Sprachproduktion*, Berlin-Heidelberg-New York, Springer, 1982.
- Hörmann, H., *Psychologie der Sprache*, 2^e édition revue, Berlin-Heidelberg-New York, Springer, 1977.
- Kleiber, G., "Les définitions sémantiques classiques de l'opposition relative restrictive / relative appositive", dans *Revue de Linguistique romane* 45, 1981, pp. 1-16.
- Kleiber, G. / Riegel, M. (éds.), *Grammaire et référence*, Paris, Larousse (Langue française, 57), 1983.
- Klein, W. (éd.), *Textverständlichkeit – Textverstehen*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (*Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 14 / 55), 1984.
- Köck, P., "Inferenzen. Drei Studien zum Thema Witz", dans *Grazer linguistische Studien* 11-12, 1980, pp. 163-173.
- Lavric, E., "Zur Inzidenz des Determinanten im Referenzvorgang", dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, en préparation, 1989 (= a).
- *Mißverstehen verstehen: Opake Kontexte und Ambiguitäten bei indefiniten und definiten Nominalphrasen*, Graz, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Graz (Grazer Linguistische Monographien), 1989, en préparation (= b).
- Lawler, J., "Quelques problèmes de référence", dans M. Galmiche (éd.), 1977, pp. 100-119.
- Lehmann, C., *Der Relativsatz. Typologie seiner Struktur, Theorie seiner Funktionen, Kompendium seiner Grammatik*, Tübingen, Narr (Language Universals Series, 3), 1984.
- Martin, R., *Pour une logique du sens*, Paris, PUF (Coll. Linguistique nouvelle), 1983.
- Milner, J.-C., *De la syntaxe à l'interprétation. Quantités, insultes, exclamations*, Paris, Seuil (Travaux linguistiques), 1978.
- Olson, D. R., "Language and Thought. Aspects of a Cognitive Theory of Semantics", dans *Psychological Review* 77, 1970, pp. 257-273.
- Oomen, I., *Determination bei generischen, definiten und indefiniten Beschreibungen im Deutschen*, Tübingen, Niemeyer (Linguistische Arbeiten, 53), 1977.
- Pause, P. E., "Das Kumulationsprinzip – eine Grundlage für die Rekonstruktion von Textverstehen und Textverständlichkeit", dans W. Klein (éd.), 1984, pp. 38-56.
- Pottier, B., "Note sur le syntagme nominal français", dans J. Renson / M. Tyssens (éds.), 1964, pp. 517-520.
- Quine, W. v. O., *Word and Object*, Cambridge, Mass., MIT Press (Studies in Communication), 1960.
- Raible, W., *Satz und Text. Untersuchungen zu vier romanischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer (Beihefte der *Zeitschrift für romanische Philologie*, 132), 1972.
- Renson, J. / Tyssens, M. (éds.), *Mélanges de linguistique romane et de philologie médiévale offerts à M. Maurice Delbouille*, vol. I, Bruxelles, Gembloux, 1964.

- Schoorl, S., "Opacity and Transparency: A Pragmatic View", dans J. Van der Auwera (éd.), 1980, pp. 156-165.
- Seiler, H., *Relativsatz, Attribut und Apposition*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1960.
- Steinberg, D. D. / Jakobovits, L. A. (éds.), *Semantics: An Interdisciplinary Reader in Philosophy, Linguistics and Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971.
- Ulrich, W., "Semantische Turbulenzen. Welche Kommunikationsformen kennzeichnen den Witz?", dans *Deutsche Sprache* 5, 1977, pp. 312-334.
- "Der Mißverständniswitz. Erscheinungsformen mißlingender Kommunikation, dargestellt an einer ausgewählten Textsorte", dans *Muttersprache* 8, 1978, pp. 73-92.
- "Kommunikationsanalyse mit Hilfe des Witzes", dans *Diskussion Deutsch* 45, 1979, pp. 73-90.
- "Ansätze zu einer Textsorten-Semantik am Beispiel des Witzes", dans K. Detering / J. Schmidt-Radefeldt / W. Sucharowski (éds.), 1982, pp. 187-196.
- Van der Auwera, J. (éd.), *The Semantics of Determiners*, London, Croom Helm, 1980.
- Vater, H., "Der 'unbestimmte Artikel' als Quantor", dans W. Welte (éd.), 1982, pp. 67-74.
- Watzlawick, P. / Beavin, J. H., "Einige formale Aspekte der Kommunikation", dans P. Watzlawick / J. H. Weakland (éds.), 1980, pp. 95-110.
- Watzlawick, P. / Weakland, J. H. (éds.), *Interaktion*, Bern-Stuttgart-Wien, Huber, 1980.
- Weissenborn, J. / Stralka, R., "Das Verstehen von Mißverständnissen. Eine ontogenetische Studie", dans W. Klein (éd.), 1984, pp. 113-134.
- Welte, W., *Sprachtheorie und angewandte Linguistik. Festschrift für Alfred Wollmann zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Narr (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 195), 1982.
- Zhou, H., *Determination und Determinantien. Eine Untersuchung am Beispiel neuhochdeutscher Nominalsyntaxen*, Bochum, Brockmeyer (Bochumer Beiträge zur Semiotik, 2), 1985.

Les exemples sont tirés des sources suivantes:

- Barthes, R., *L'empire des signes*, Genève, Flammarion, 1970.
- Nègre, H., *Dictionnaire des histoires drôles*, Paris, Fayard (Le livre de poche, 6462), 1973.
- Neue Kronen-Zeitung*, 13 mai 1986.
- Raible, W., *Satz und Text. Untersuchungen zu vier romanischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer (Beihefte der Zeitschrift für romanische Philologie, 132), 1972.
- Saint-Exupéry, A. de, *Le Petit Prince*, Paderborn, Schöningh, 1981.
- Servan-Schreiber, J.-L., *L'Art du Temps. Essai d'action*, Paris, Fayard (Le livre de poche, 5999), 1983.

NOTES

1. La plus intéressante parmi les théories récentes est peut-être celle de Lehmann, 1984.
2. Pour la distinction entre les phrases nominales qui réfèrent et celles qui, selon moi, ne réfèrent pas, cf. Lavric, 1989b, pp. 45-47.

3. Le terme d'"incidence du déterminant" est dû à Pottier, 1964.
4. Je parle de déterminants et de détermination définis ou indéfinis, alors que je ne me réfère en principe qu'aux articles. Ceux-ci constituent le paradigme le plus simple et le plus archétypique pour étudier les phénomènes de détermination, tous les autres déterminants présentant, outre la fonction de détermination définie ou indéfinie, des marques sémantiques supplémentaires (cf. aussi Oomen, 1977, pp. 92-93).
5. La proposition relative de l'exemple (2) admet aussi une lecture restrictive. Ce que je présente ici en schéma, c'est la lecture non-restrictive.
6. Cf. entre autres Seiler, 1960; Kleiber, 1981; Zhou, 1985, et surtout Lehmann, 1984.
7. Cette phase correspond à ce que Lehmann, 1984, p. 261, appelle la 'restriction'. Il distingue trois phases de la référence: la 'restriction' ('attribution restrictive'), puis la 'détermination' (qui comprend la 'quantification'), et enfin l'attribution non restrictive (= appositive).
8. Pour toutes ces formes de localisation, cf. Hawkins, 1977, qui les étudie au titre de nuances sémantiques de l'article défini non générique.
9. À une échelle interplanétaire en effet, la lune n'est pas une entité qui existe en un seul et unique exemplaire.
10. Cf. Martin, 1983, p. 153, qui parle de la "préconstruction d'un ensemble d'objets" même dans la détermination indéfinie. Il s'agit évidemment de l'ensemble des référents possibles, identifié à partir de la signification de la phrase nominale et des phénomènes de localisation. Cf. également Heinz, 1982, p. 59, qui parle de référents soit possibles en général, soit possibles dans un certain contexte ou dans une certaine situation.
11. Cf. Lawler, 1977, p. 107, qui parle de "l'erreur qu'il y a à considérer le référent comme identifié par le syntagme, alors qu'en fait le référent est identifié (s'il l'est jamais) par le destinataire de l'acte de parole sur instruction du locuteur".
12. Je ne signalerai ici que Hörmann, 1977; Herrmann, 1982; Braselmann, 1984; Dobrick, 1984 et 1985; Pause, 1984, et Weissenborn / Stralka, 1984.
13. Cf. Hörmann, 1977, p. 79; Dobrick, 1985, pp. 81 et 111, et surtout Pause, 1984, pp. 39-41.
14. On notera que bon nombre de mes exemples sont des histoires drôles, surtout lorsqu'il s'agit de malentendus. Le manque de réalisme de ce genre d'exemples est largement compensé, à mon avis, par leur concision et leur originalité. Il existe d'ailleurs des études linguistiques fort intéressantes au sujet des histoires drôles et notamment des histoires drôles basées sur des malentendus, cf. Ulrich, 1977, 1978, 1979 et 1982.
15. Pour l'importance de ces maximes dans le processus d'encodage et de compréhension, cf. Pause, 1984, p. 41.
16. Le choix de la description dépend également, comme l'ont montré Olson, 1970, et Herrmann, 1982, des caractéristiques des autres objets présents dans la situation et dont il faut distinguer le référent.

Dans l'exemple suivant, l'effet comique résulte entre autres de ce que ce principe ne soit pas respecté; c'est un comique de l'absurde, puisque le malentendu auquel on s'attend ne se produit pas.

(8) Un client téléphone à la fameuse firme d'import-export *Smith, Smith, Smith and Smith*:

– Allô! Je voudrais parler à monsieur Smith, s'il vous plaît.

– Oh, monsieur, je suis navré, mais monsieur Smith est en croisière aux Bahamas.

– Ah, bon, eh bien alors, pouvez-vous me passer monsieur Smith?

– Cela ne me semble guère possible, monsieur, car monsieur Smith est en traitement: il ne vient plus à son bureau depuis huit jours.

– Voilà qui est ennuyeux... Mais pourrais-je avoir monsieur Smith en communication?

– Non, monsieur. Décidément, vous jouez de malchance. Monsieur Smith est en conférence à la Bourse de Commerce.

– Dans ces conditions, y a-t-il quelqu'un qui remplace monsieur Smith?

– Mais certainement, monsieur. Vous pouvez parler avec moi-même: je suis monsieur Smith (Nègre, 1973, pp. 78-79, n° 171).

17. Cf. entre autres Donnellan, 1966/1971; Bähr, 1986 et, pour une vue très saine et très pragmatique du problème, Schoorl, 1980.

18. Cf. pour ces indications supplémentaires l'étude de Braselmann, 1984.

19. Cf. aussi les mécanismes de compréhension décrits par Braselmann, 1984, p. 162; ils sont de deux ordres: paradigmatiques (recours au code de la langue) et pragmatico-situationnels (recours au contexte situationnel et actionnel ainsi qu'à l'expérience vécue du monde).

20. Contre une telle conception des choses, cf. aussi Watzlawick / Beavin, 1980, p. 107.

21. Les malentendus intentionnels posent un problème. Sur un certain plan (celui de la vérité), ce ne sont pas des malentendus, puisque faire semblant de mal comprendre présuppose que l'on ait très bien compris. Mais sur un autre plan (celui de la fiction), on peut dire que ce qui est feint dans ces cas-là, c'est un malentendu véritable; et il est possible d'analyser celui-ci tout comme si les participants en étaient dupes.

22. Dans certains contextes, en français, le choix du mode de la relative est un moyen de distinguer relatives restrictives et non-restrictives: cf. l'exemple de Galmiche, 1983, pp. 68-69:

(21) "Je veux épouser une femme qui va à la pêche...
Je veux épouser une femme qui aille à la pêche".

Mais les nombreux syncrétismes qui existent entre les formes du subjonctif et de l'indicatif restreignent considérablement la portée de cet indice.

23. Lawler, 1977, p. 104, parle dans ce contexte de "balayage" ("scanning").

24. Cf. Watzlawick / Beavin, 1980, p. 102, mais aussi Flückinger-Studer, 1983, p. 11.